

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 7

Artikel: Valaisanneries du "Conteur" : [suite]
Autor: Gabbud, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
Société Anonyme Suisse de Publicité
Haasenstein et Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 12 février 1916 : Onna fita pè Lozena (Marc à Louis). — Valaisaneries du *Conteur* (M. Gabbed). — « Les Menottes ». — La ville de Fribourg. — L'effeuilleuse (Henri Renou) (*Fin*).

ONNA FITA PÈ LOZENA

L'autr'hi — dedzo — quand mè su z'u lèvà, ma fenna — la Luise à tambou, onna bin bouna dzein que m'a bailli dou petit bouibo, sut quemet lau père — ma fenna mè dit dinse : « Marc, se t'allave vouâ menâ ào tia-
caon de Losena la cailletta que sè vâo pas einc-
graissi ! — Bin se tè vâo, que lâi é de. » L'é dan
prâ ma roulière, lo tsé avoué lo berfou et su parti.

Crâide-vo que l'é bin réussâ de veni clli dzo
quiè ? Peinsâ-vô vâi que lâi avâi onna fita pè
Lozena et que n'ein arf rein su. Mè, faut bin vo-
dere d'ailleur que du la guerra ie tigno pe min
de papâ : lo laci sè veind pas prau tchê et lè
truffie ora lè la police que fâ lè prix, mâ l'è pas
li que lè pliante.

Dan, quand l'é z'u dépllièhî, l'allâvo po me-
dzi onna fondia pè Sin-Laureint, quand mè su
reincontrâ avoué on mouâ de dzein. L'êtai bo et
bin onna fita à cein que paraît, ma diabe lo
premî mot que l'éin savé. L'é dan suivâ cllia
dzein que l'allâvant pè cllia tserrâire que lâi
diant *Pichâ*. Adan l'é cein qu'êtai dau bieu.
Clli que n'a pas vu çosse n'a rein vu. L'avant
aguelhi on bieu drapeau que l'avâi bin dâi cou-
leu, dau rodzo, dau bllian, et pu ào mâtet onna
galéza dzenelhie. M'a seimblâ que l'êtai onna
dzenelhie por cein que n'été pas tant plissi po
vêre bin adrâi ; cein sé pao que l'êtai petifre on
pâo ào bin on autre bête à zâle. Lè dzein l'étant
tot dzojâo : l'avant invitâ à collégien et ie bra-
mâvant tant que pouâvant, tandu que dâi mon-
su avoué dâi carlette blâiantse tsantâvant dai
galéza tsanson : iena que sè desai :

C'est un beau château

Va t'en ville et ville et vau !

On autre : *Roulez tambours*. Quand l'ant tsantâ
lo trâisiémo couplijet que sè dit : *Flotlez drap-
peaux*, l'ant ti guegnî la dzenelhie. Adan ion,
que l'êtai convocâ tot espre et qu'êtai vi
qu'on ètai, l'a montâ amont la mourâlhi po
détatî lo drapeau. L'ant de que l'avant fê veni
elli corps du lo canton d'Argovie. Mè su peinsâ
ein dedin de mè mimo que l'arant mi fê de
preindre on Vaudois. On dit tant que faut être
de tsi no, et pu, po cllia fite, la police va queri
dâi z'êtrandzî. L'è verè que l'a z'u rido vito met
avau lo drapeau, mâ n'è pas bin comprâ por-
quie l'ant déguenautsî. Ie paraît que cein dé-
vessai sè fêre.

Lâi a oncora z'u dâi tsanson et dâi lutzeïâdzo.
L'arf bin voliu restâ pe grantet, ma su z'u vito
medzi ma fondiâ, câ mè failâi être à l'ottò po
gouvernâ. Mâ, l'é bin regrettâ. Ie paraît que le
deveindro l'êtai oncora bin pe bieu : l'ant saillâ
lè z'agent de lau gapiounâre et pu lè sordâ l'ant
fê na pararda dein la vela. L'ant mîmameint

profità po assayî lau pompe. Einfîn que, l'ant
fot fé po que sâi galé, ma l'êtai onna fita por
leu, du que l'è papâ n'ein ant pas parlâ devant.

Por quant à mè, vu mè rappelâ grand temps
de ellia fita pè Lozena.

MARC A LOUIS.

Des grands blessés. — Notre petite Eliane est
non seulement malicieuse, mais elle a un bon
petit cœur. Ecoutez plutôt.

Toute la famille est à table. De quoi parle-t-on,
si ce n'est de la guerre, de l'horrible guerre qui
fait couler tant de sang.

— A quoi pensest-tu, Eliane, pourquoi ne
manges-tu pas les macaronis ; tu les aimes
pourtant bien ?

— Je ne peux pas les manger, ils sont blessés
et il me semble qu'ils saignent, fit-elle tristement.

La sauce aux tomates, dans sa petite imagina-
tion d'enfant, représentait le sang.

« UNE BONNE MAMAN. »

La troisième conjugaison. — Un tout jeune
garçon passe l'examen.

— Dis-moi, fait l'expert, comment se terminent
les verbes de la troisième conjugaison.

— En *oir*, M'sieur !

— Parfait, mon garçon, on voit que tu con-
naîs déjà bien ton français. Cite-moi donc un
exemple.

— Tiroir !

(Authentique.)

D.

VALAISANNERIES DU « CONTEUR »

XV

Les quatre pots !

FEU Edmond Laproz-Monmon, dont tout
Saint-Pancrace se rappelle bien, était un
diable d'homme. A une piété rigide, soit
à une pratique serpuleuse du formalisme exté-
rieur de la religion, en quoi ses combourgeois
ne se distinguent guère, Monmon allait une
ruse, une astuce qui en faisait comme la par-
faite et vivante incarnation de la proverbiale
roublardise normande transportée dans les
montagnes du Valais. C'était un pince-sans-rire
peu délicat dans la mise en œuvre de son stock
inépuisable de tours inédits que recélait sa cer-
velle bizarrement inventive. Jouer son prochain
avait l'air de quelque chose de sacré pour lui.

Voilà qu'un jour il se trouve dans l'obligation
de se débarrasser de sa vache pour l'im-
pétrieuse raison qu'elle ne donne à chaque traite
qu'une quantité de lait presque insignifiante,
tout à fait indigne d'une vache qui se respecte.

Il réussit, en engueulant l'acheteur, à la pas-
ser à un honnête concitoyen, en ayant bien
garde de l'instruire du motif de cette vente.

Quand l'autre lui demanda ce que la *Mar-
quise* donnait de lait par jour, Monmon répon-
dit de l'air le plus innocent et le plus sincère :

— Elle a ses quatre pots, je l'atteste sur ma
conscience.

Le nouveau propriétaire de la *Marquise* em-
mena la vache, satisfait de cette quantité de lait
et persuadé d'avoir fait un bon marché. Mais
cette satisfaction ne fut pas de longue durée,
quand après une traite ou deux il put constater
que combien il avait été trompé.

Il en fit des reproches amers à Monmon, me-
nâçant d'en appeler à la justice pour défaire le
marché.

— Tu me l'as donnée pour quatre pots, elle ne
donne pas même le quart de cette quantité.

Monmon proteste, jouant l'étonné.

— Je jure qu'elle a ses quatre pots ! fait-il.
Allons-la voir !

Et les deux hommes en route pour l'étable.
Aussitôt près de la vache, Monmon lui saisit les
mâchoires et dit à son compagnon surpris du
manège :

— N'a-t-elle pas ici deux *pots* (lèvres) ?

Puis, passant derrière l'animal, il en écarte
la queue et entrouvre la vulve, disant triompha-
lement :

— Et deux ici. Comment est-ce que tu peux
dire qu'elle n'a pas ses *quatre pots* !

Le pauvre acheteur se laissa tomber sur le
rustique escabeau, à jambe unique, qui lui
servait à traire cette excellente vache, anéanti
devant une ruse aussi inattendue.

La supercherie repose dans cette histoire,
authentique en ses moindres détails, sur les
différents sens attribués dans les dialectes va-
laisans et aussi en français au mot *Pot* qui si-
gnifie à la fois *lèvre*, ancienne mesure de capa-
cité, et aussi marmite. Cette dernière acceptation
n'a rien à voir ici.

XVI

La vache au vieux Jacques.

Sous les apparences les plus ordinaires, le
vieux Jacques n'en était pas moins le paysan le
plus retors et le moins scrupuleux de toute la
vallée. Rouler quelqu'un en foire était non seule-
ment une prouesse honorable mais un acte
méritoire, accompli sans remords, par quel-
qu'un qui sait faire son chemin dans la vie, sous
l'égide tutélaire d'une Providence qu'on n'a
garde d'oublier ni le matin ni le soir.

C'est incroyable la complexion bizarre de la
mentalité de certaines individualités apparem-
ment si simplistes.

C'était la grande foire du printemps. Le vieux
Jacques — le Crésus de son village — y conduit
une superbe vache rouge, aussi vierge de défauts
que de taches blanches sur son pelage uni, au
dir de vendeur.

Or cette vache avait la fâcheuse manie de
battre les gens, ce qui avait déterminé le vieux
Jacques à s'en défaire sans en avertir, cela va
sans dire, l'acquéreur, un *petit* marchand de
la contrée, de ceux qui courrent les foires de la
région à l'affût d'un bon marché à faire sur le
dos de personnes qui se recommandent à eux
pour le choix d'une vache de sorte, pour lequel
choix ils n'ont pas une confiance suffisante en
leur propre savoir-faire.

Or la tare au sujet de laquelle le vieux rusé

avait gardé un silence prudent, constitué d'après un article formel de la loi un vice rédhibitoire au premier chef. Il le savait bien.

Quand, deux jours après, le nouveau propriétaire, sans défiance, amena la belle vache au mayen, elle se livra à son vilain jeu aux dépens du cadet des enfants qui s'était gentiment approché d'elle pour la caresser. Sans l'intervention paternelle un accident allait se produire.

Incontinent, le marchand dupé actionna le vieux Jacques devant le *tzâtelan* (juge de paix), sûr qu'il était de se faire rendre prompte justice.

Mais le rusé compère avait préparé son plan de défense. Nier la tare, ce n'était pas possible, trop de personnes avaient été les témoins des fredaines de sa vache. Il fallait s'y prendre d'une autre façon aussi machiavélique qu'inattendue.

Quand le juge lui eut exposé les griefs de l'instant, le vieux se tournant du côté de ce dernier lui dit :

— Mais pourquoi me fais-tu venir ici ? Je te l'avais bien dit que la vache battait, pourquoi l'as-tu achetée ? Si c'avait été une vache *franche*, elle n'était pas vendable au prix que j'en ai reçu !

Et il jura sur tous les saints et saintes du paradis, que l'audacieux mensonge qu'il venait de prononcer était la pure et exacte vérité.

Juge et instant restèrent confus et désarmés, devant l'assurance calme du vieillard, dont le mensonge était aussi évident pour le premier que pour le second, sans qu'il en pût davantage, la loi n'autorisant pas le prononcé d'un verdict sur de simples probabilités, mais exigeant la certitude que le vieux Jacques avait bien calculé impossible à établir.

M. GABBUD.

Si seulement. — Un brave paysan du Jorat est venu rendre visite à son fils, qui fait ses études à Lausanne. Le pauvre étudiant est malade... effet des fêtes de fin d'année.

Sa visite faite, le père rencontre dans la rue le docteur, qu'il questionne :

— A dire vrai, répond le médecin, le cas n'est pas grave. Mais, entre nous, il faut absolument que votre fils ait une conduite plus raisonnable. Voyez-vous, ces nuits blanches passées à « taper le carton », à boire du nouveau, à fumer comme un Turc, ça tue, à la longue. D'autant plus que votre garçon n'est pas des plus solides : le cœur est faible, les poumons délicats, les bronches, un peu atteintes... Bref ! il faut qu'il fasse attention.

— Eh ! Mossieu le docteur, si, au moins, mon fils était là ; il vous aurait entendu « de visu ! ». D.

Une leçon de politesse. — C'est le titre qu'un de nos journaux du canton donne à la boutade suivante, qu'il publie sous la rubrique : « Variétés ». Nous reproduisons textuellement :

« Quelques ânons, conduits par la vieille Perrine, suivaient le vert chemin que bordent les halliers.

» Passe une troupe d'écoliers folâtres et d'humour taquine :

« Mère aux ânes, bonjour ! » dit l'un des jeunes gens. Perrine alors répond : « Hé bonjour, mes enfants ! »

— Mais, direz-vous, elle est vieille, celle-là, vieille comme les rues.

D'accord ! Elle n'en est pas moins toujours jolie. Et ce qui est encore plus joli, c'est que notre frère ne s'est pas aperçu que ce sont des vers. Que dirait ce bon M. Jourdain ?

Que je suis bête ! — M. *** se promenait l'autre jour place St-François, avec un ami.

— Tiens, s'écrie-t-il, soudain, regarde donc X. Il y a bien longtemps que je ne l'avais pas vu.

— C'est impossible ; il est mort.

— C'est juste ; si c'était lui, il serait en deuil.

« Les Menottes. »

Le *Conteur* est heureux de saluer une pièce toute nouvelle de son ami Georges Jaccottet. *Les Menottes*, est le titre de cette pièce ; elle a 3 actes. Elle nous sera donnée jeudi, au Grand Théâtre. Lausanne eut déjà la joie de créer, il y a deux ans, la « Défense du Foyer », du même auteur, à qui sourit justement le succès.

La nouvelle pièce du dramaturge vaudois n'a rien à voir avec les événements actuels. L'action se déroule à Vévey, en 1913.

Comment l'auteur a-t-il ainsi pu sembler se désintéresser de l'époque si profondément tragique que nous vivons, demanderez-vous ? C'est bien simple, Il a estimé, avec raison, du reste, qu'il est impossible, actuellement, de porter en toute sincérité, sur une scène de chez nous, les sujets que nous pourrions inspirer le conflit européen et sa répercussion dans notre pays. Ou bien il faudrait laisser parler son cœur et sa conscience et susciter peut-être d'inutiles et dangereuses discussions ; ou bien il faudrait voiler ses sentiments et travestir sa pensée, ce qui ôterait toute valeur à la pièce ainsi conçue et réalisée.

Voilà pourquoi M. Jaccottet a repris, en attendant, un sujet qu'il avait séduit bien avant la terrible guerre.

Dans « *Les Menottes* », avant tout, il y a une étude de caractère, un caractère féminin, d'apparence un peu exceptionnel, mais que l'auteur a pu observer personnellement, précieuse garantie du côté vraiment humain de l'œuvre.

Une femme est liée à un homme par un de ces amours passionnés dont rien ne peut altérer la pureté ni diminuer la ferveur. Cet amour est mis en péril par la légèreté de caractère et les défauts de celui qu'elle aime. Alors, elle cherche à le défendre, cet amour, qui est sa vie. Et pour cela elle emploie toutes les armes qui s'offrent à elle. Le triomphe récompense sa louable persistance.

L'intérêt, grandissant d'acte en acte, de cette pièce est tout dans l'originalité des moyens de défense employés par la délaissée.

Ce n'est pas une thèse qu'a voulu soutenir l'auteur. Il n'a pas davantage voulu défendre telle ou telle idée. Ce qu'il a tenté, et avec bonheur, croyons-nous, c'est de porter à la scène un curieux cas de psychologie passionnelle.

C'est jeudi prochain 17 février qu'aura lieu la première des « *Menottes* » auxquelles nous souhaitons de tout cœur le plus grand succès.

Si on savait ? — « Réfléchis bien à ce que tu fais », disait, l'autre jour, une vieille dame à sa bonne, dont elle avait à se plaindre ; tu oublies qu'en compensation des mauvais moments que je te fais passer, je t'assure une rente à ma mort.

— Je sais bien, fait la bonne, mais encore si on pouvait savoir quand ça arrivera, on prendrait courage !

Le front qui rit. — Un bersaglier, revenu du front, ces derniers jours, en permission, disait à quelqu'un qui lui demandait des nouvelles des Autrichiens :

« Les Autrichiens ? Dès qu'y voient nos plumes de coq, ça leur donne la chair de poule ! »

La livraison de février 1916 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Emile Boutroux, de l'Académie française. Le bon sens. — F. Roger-Cornaz. Madame de Noailles et la poésie nationale. — Paul Rochat. La censure politique en Suisse. — Anthony Hope. L'Angleterre en temps de guerre. — Henri Bachelin. La guerre sur le hameau. (Seconde partie). — Paul Bonnefon. Octave Feuillet et *Le village*. — Daniel Bellet. La France et la Suisse dans leurs relations d'affaires. (Seconde et dernière partie). — R.-A. Reiss. L'espionnage. — Sam. Lévy. Salomé et la paix future. Chroniques américaine (G. N. Tricoche). — Allemande (Antoine Guillard). — Suisse romande (Maurice Millioud). — Scientifique (Henry de Varigny). — Politique.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages. Pour tous les pays de l'Union postale : Un an, 25 fr. — Six mois, 14 fr. — Pour la Suisse, 20 fr. et 11 fr.

LA VILLE DE FRIBOURG

(Composition d'un élève de 5^e classe primaire.)

La ville de Fribourg est divisée en deux parties : la Haute et la Basse. Moi, je suis venu au monde dans la Basse, mais maintenant je suis dans la Haute ; j'habite à la rue des Maçons.

La ville est partagée en quatre. A n'un bout il y a l'Auge, où il y a les Augustins pour enfermer les voleurs. Plus loin, je vois le marché des cochons et la vallée du Gottéron qui va se jeter dans la Sarine. Dans le temps, il y avait par là-bas des fabriques en abondance, mais les Bernois qui sont les ennemis de Fribourg ont tout saccagé.

A la Neuville ousque je suis né il y a une belle maison d'école et la Correction de l'autre côté. Il y a aussi le Barrage qui est une promenade et qui fait marcher l'électricité. Dans la Neuville il y a la Sarine qui coule, et les gosses vont souvent se noyer dedans surtout en hiver. Pour grimper Lorette on passe par le marché aux vaches.

Dans le quartier du Bourg il y a saint Nicolas avec sa tour et les orgues fabriquées par M. Moser. Un facteur qu'on nomme M. Wolf les a retapées l'année dernière et maintenant elles jouent très bien. Près de l'église il y a la Banque d'Etat, mais c'est pour les riches ; moi, je suis jamais été dedans. Plus en ça, à côté de chez Delley, devant les arbres, il y a le B. P. Girard qui était un grand saint et qui a beaucoup converti à Fribourg. Nous s'amusons souvent autour.

Au coin de chez Schmidt-Bauer il y a le Tilleul de Morat qui a été planté par un soldat qui est mort parce qu'il était trop essoufflé. On voit toujours des gendarmes à côté pour le garder parce qu'il est très vieux et qu'on a voulu le mettre bas.

Tout près il y a encore la Police ousqui faut toujours aller payer l'impôt et la gendarmerie où l'on met les soulons au clou.

Au Varis je vois les Abattoirs où les paysans vont mener leurs vieilles vaches. Dessus il y avait les Allemands qui allaient à l'école.

Les curiosités des Places c'est les brasseries ousqu'il y a mon père qui travaille. Il y a encore un musée Marcello, les bains à Galley, le séminaire où ils se font curés, le bazar Knopf, l'Hôpital et le baromètre à Yantz qui a été démonté une nuit par un vaurien, mais par bonheur le bon père Hubert l'a rapporté.

A Pérrolles il y a le Teck, un moulin Grand, l'Académie et l'engrais chimique. Près de la scierie les députés parlent toujours de faire un pont mais mon père dit toujours que ceux du Bourg n'en veulent rien parce que le quartier deviendrait une seconde Basse. Il y a encore le quartier de Beauregard où il y a une grande carrière, mais c'est plein d'Italiens.

A Fribourg on parle la langue française et allemande, la religion est les 2/3 catholique et le 1/3 protestante.

A ceux de Fribourg on leur dit les Bolzes. Quand nous allons grappiller du bois en campagne on nous crie quelquefois : sales Bolzes ; mais nous on leur répond : Paysans.

Fribourg est une ville honnête, car il y a beaucoup de couvents. Elle amène en été beaucoup d'étrangers. Exemple : don Jaime.

Ce qui est dommage c'est qu'à Fribourg il y a point de fosse aux ours comme à Berne et point de parc aux singes comme à Neuchâtel ; nous avons qu'une volière à côté de chez Dossebach et encore elle est pas très bien garnie.

J'aime quand même bien Fribourg parce que je suis venu au monde ici et parce que je suis bourgeois. Quand on est malade on entre à l'hôpital et ça coute rien ; quand on vient vieux on peut aller se reposer et il faut rien payer non plus et en hiver quand on a rien à faire la com-